



une version du féminin : la mascarade

*Ô toison, moutonnant jusque sur l'encolure
Ô boucles, Ô parfum chargé de nonchaloir !
Extase ! pour peupler ce soir l'alcôve obscure
Des souvenirs dormant dans cette chevelure
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir.*

...

*J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ;
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts :*

...

*Longtemps ! toujours ! ma main dans ta crinière lourde
Sèmera le rubis, la perle, le saphir,
Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde !
N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde
Où je hume à longs traits le vin du souvenir ?*

...

Baudelaire

Continent noir, territoire de la féminité, d'une jouissance féminine réputée énigmatique. Territoire où règne le silence des étoiles. Belles endormies de Kawabata... mirages de Baudelaire... espaces blancs mallarméens... carré noir de Malévitch... royaume du vide... maison inhabitable... *Unheimlich*... mascarade...

Comment aborder la jouissance féminine, jouissance plurielle, diffuse, polymorphe, sinon en commençant par en tracer un contour, un bord par l'écriture, un *bord-littoral*, non sans risque, ma part d'ombre ?

En prenant quelques sentiers théoriques où nous croiserons, Joan Rivière, Freud, Lacan, pour aller à la rencontre d'une femme, Lou Andréas Salomé.

C'est Joan Rivière, dans son article « La féminité en tant que mascarade »¹ reprenant l'expression même d'une de ses patientes, « le masque de la féminité », qui dessine la première le portrait clinique de la mascarade : une femme fait « l'homme » pour se faire ensuite reconnaître comme femme. Ceci n'est pas sans évoquer l'histoire racontée par Freud de deux Juifs se rencontrant dans une gare de Galicie : « Où vas-tu, dit l'un. A Cracovie, dit l'autre. Vois, quel menteur tu fais, s'exclame l'autre. Tu dis que tu vas à Cracovie pour que je croie que tu vas à Lemberg. Mais, je sais bien que tu vas réellement à Cracovie. Pourquoi alors mentir ? »²

D'emblée, Joan Rivière énoncé « que les femmes qui aspirent à une certaine masculinité peuvent revêtir le masque de la féminité pour éloigner l'angoisse et éviter la vengeance qu'elles redoutent de la part de l'homme ». Faire la femme ou en revêtir l'apparence pourrait ainsi dissimuler une position masculine, une position phallique et faire écran à l'angoisse.

Cette attitude est décrite par Freud comme le complexe de masculinité, empruntant ce terme à Van Ophuijsen³.

Freud s'est toujours montré embarrassé en ce qui concerne la sexualité féminine, tout au moins pour une part. Dès 1905, il parle du voile opaque qui recouvre la vie érotique de la femme pour ce qui est de la surestimation sexuelle de l'objet. En 1916, il écrit à Lou Andréas Salomé⁴, « je fais artificiellement le noir autour de moi pour concentrer toute la lumière sur *le point obscur*, renonçant à la cohérence, à l'harmonie, à l'élévation... ». Et c'est à partir de 1923 qu'il se consacre particulièrement à la question féminine, dans trois exposés majeurs : *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes* (1925), *Sur la sexualité féminine* (1931) et *la Féminité* (1932), l'article de Joan Rivière étant publié en 1929.

Freud décrit dans un premier temps l'attitude de la petite fille par rapport au petit garçon : « Il en va autrement pour la petite fille. D'emblée, elle a jugé et décidé. Elle a vu cela, sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir. C'est ici que se branche ce qu'on appelle le complexe de masculinité de la femme, complexe qui peut éventuellement lui préparer de grandes difficultés dans son développement régulier, si elle ne réussit pas à le surmonter rapidement »⁵.

La découverte de la « castration maternelle » ne sera pas sans poser un problème particulier à la fille quant à son identité sexuée. Lorsque la mère, être de désir et premier objet d'amour privilégié, à laquelle elle s'est identifiée, se dévoile comme manque, manque phallique, la fille doit remettre en question tout ce qu'il en est de son propre désir par rapport à ce manque. Il lui faut repérer ce qu'il en est du désir maternel, du désir de l'Autre, dirait Lacan, la mère représentant ce premier Autre du désir, mais aussi du désir du père. Quelle assise identificatoire peut lui proposer cette « mère déçue » sinon son propre manque alors qu'elle-même est privée de l'organe phallique ? Fille, puis femme, sa castration n'en finit pas de ne pas en finir... Mais qu'est-ce qu'être une femme puisque c'est de ne rien avoir ? Paraître pour protéger « *le vouloir l'avoir* » ou pour masquer « le ne pas l'avoir » ? Or, paradoxalement, c'est cette envie du pénis (ou *Penisneid*, terme allemand souvent employé) qui sera le moteur de l'évolution psychosexuelle de la petite fille vers la féminité. En effet, cette envie du pénis se trouve au cœur de l'évolution œdipienne de la petite fille, autour de la phase phallique et se déploie sous trois modes distincts⁶ :

Le premier est le fantasme que le clitoris soit un pénis. Freud insiste sur le caractère irréductible quand il se maintient au premier plan. Il mène au renoncement de toute activité sexuelle, à la névrose.

Le deuxième est à la fois fantasme et réalité, où ce qui est désiré, c'est le pénis du père. De cette façon, la petite fille peut nier le manque phallique et montrer avec une « assurance insolente » sa masculinité menacée. Cette position donne naissance au complexe de masculinité. Elle peut ainsi la conduire à un choix d'objet homosexuel.

Et le troisième, la petite fille frustrée par l'interdit du père fantasme d'avoir un enfant de ce père, c'est-à-dire d'avoir ce pénis sous forme d'une équation symbolique inconsciente : l'enfant à venir. C'est une récupération phallique via le père par l'homme et l'enfant. La maternité se situerait sur le versant de l'*avoir* et ne représente pas la femme en tant que *femme* mais la fait exister comme *mère*.

Le complexe de masculinité va donc se constituer soit dans l'*espoir* persistant d'obtenir cet organe phallique, « l'espoir d'obtenir un jour, malgré tout, un pénis et ainsi devenir semblable aux hommes peut se maintenir jusqu'à une époque incroyablement tardive et *devenir le motif d'actes étranges* qui sans cela seraient incompréhensibles ». Soit dans le *déni* d'en être privé, « la petite fille refuse d'accepter le fait de sa castration, elle s'entête dans sa conviction qu'elle possède bien un pénis et est contrainte par la suite à se comporter comme si elle était

l'homme ».

Ces deux voies ont la même fonction : s'opposer à la négativité du phallus tout en contournant la castration par des comportements conjuratoires, par exemple, chez certaines femmes extrêmement narcissiques ou chez d'autres dont l'idéal féminin, de beauté, ne serait qu'une phallicisation de l'image du corps.

Le complexe de masculinité peut aussi offrir une alternative : la fille reconnaît sa castration, mais cette reconnaissance est ressentie comme une blessure narcissique : « Les conséquences psychiques de l'envie du pénis [...] sont multiples et d'une grande portée. Un sentiment d'infériorité s'installe, tout comme une cicatrice, chez la femme qui reconnaît sa blessure narcissique. Lorsqu'elle a surmonté sa première tentative d'expliquer son manque de pénis par une punition personnelle et qu'elle a compris la généralité de ce caractère sexuel, elle commence à partager le mépris de l'homme devant un sexe raccourci d'une façon si importante et, dans ce jugement au moins, elle insiste sur sa parité avec l'homme.⁸ »

C'est Joan Rivière qui a le mieux analysé cette alternative, celle de la mascarade.

Revenons à sa patiente. C'est un type particulier de jeune femme intellectuelle, une de ces femmes répondant à tous les critères d'une féminité accomplie : bonne épouse, excellente mère, parfaite maîtresse de maison et brillante dans sa profession. Elle était engagée professionnellement dans une carrière de propagandiste militante qui l'obligeait à parler et à écrire et où elle excellait. Pourtant, elle souffrait d'une certaine angoisse, parfois très intense qui se manifestait après chacune de ses apparitions devant le public, chaque fois qu'elle avait donné une conférence. Malgré son indéniable succès, elle était saisie au cours de la nuit suivante de la crainte d'avoir commis un impair, une maladresse et ressentait le besoin obsédant de se faire rassurer. Ce qui l'amenait à solliciter l'attention ou à provoquer des compliments de la part d'hommes qu'elle avait rencontrés à l'issue des réunions au cours desquelles elle avait joué le rôle principal. Elle s'adressait à un type particulier d'hommes, substituts de la figure paternelle. Elle cherchait à se rassurer, d'abord directement sur la nature des compliments concernant son apparition en public, mais surtout indirectement sur la nature de l'intérêt sexuel que lui portaient ces hommes.

L'analyse de Joan Rivière montre que la rivalité œdipienne avec la mère avait été extrêmement intense et n'avait jamais été résolue de façon satisfaisante. La rivalité avec le père fut tout aussi marquée. Son travail intellectuel qui consistait à parler et à écrire était basé sur une identification au père, qui avait débuté dans sa vie comme écrivain et avait par la suite choisi une carrière politique. L'adolescence de cette femme avait été marquée par une révolte consciente contre son père, faite de rivalité et de mépris à son égard.

Se dévoile au cours de l'analyse « qu'il s'agissait d'une tentative inconsciente pour écarter l'angoisse qui résulterait du fait de représailles qu'elle redoutait de la part de ces figures paternelles à la suite de ses prouesses intellectuelles. La démonstration en public de ses capacités intellectuelles, qui en soi représentait une réussite, prenait le sens d'une exhibition tendant à montrer qu'elle possédait le pénis du père, après l'avoir castré. Démonstration faite, elle était saisie d'une peur horrible que le père ne se venge ». Ce que nous dit Joan Rivière c'est que cette jeune femme exhibe le phallus qu'elle a dérobé à son père et, redoutant des représailles, elle s'offre à lui sexuellement pour apaiser sa vindicte (ses œillades, ses coquetteries auprès des hommes). Par ses activités intellectuelles, elle se fait phallique, se situant du côté de l'être, entre en rivalité avec son père tout en lui signifiant sa castration. Ce dont elle redoute de la part du père, c'est une rétorsion de la castration, venant d'un père qui se sentirait dépouillé du phallus. Pour l'éviter, elle se fait femme en se déguisant en femme « castrée », tout en prenant « le masque de l'innocence pour assurer son impunité [...] tout comme un voleur qui retourne ses poches et exige qu'on le fouille pour prouver qu'il ne détient pas les objets volés ».

Joan Rivière analyse finement la crainte de la vengeance paternelle se joue la relation à la mère avec ses connotations de rivalités et de haine. Sa patiente ne ferait que déplacer sur le père son lien à la mère : être le phallus pour l'avoir et le restituer à la mère. Situation intenable que celle de donner le phallus à la mère, maintenant la femme dans une angoisse intolérable, sous la menace d'être à la fois dépouillée de ce phallus et que se dévoile la vérité de son manque, lieu de sa jouissance. Pour être «sauvée», elle ne peut que se tourner vers le père.

Joan Rivière, avec une grande acuité clinique, pose dans son article la question de comment elle « distingue la féminité vraie et le déguisement ». En fait, elle ne maintient pas qu'une telle différence existe : « Que la féminité chez cette femme soit fondamentale ou superficielle, elle est toujours la même chose ». Et la question qui se pose n'est pas celle d'une vraie ou d'une fausse féminité, mais de ce que la patiente en fait, de cette féminité : « la féminité est utilisée comme un moyen d'éviter l'angoisse plutôt qu'en tant que mode primaire de la jouissance ». La féminité serait une *défense* contre l'angoisse.

Mais quel est le véritable en-jeu de la mascarade, de ce trompe-œil, de ce « mensonge » qui n'en est pas un ?

Toute la démonstration de Freud (et plus tard de Lacan) montre que la femme se trouve impliquée dans la fonction phallique, son désir orienté vers le phallus. Pourtant, Freud n'était pas sans savoir : toute son expérience clinique avec les hystériques et les autres ne pouvait que lui faire percevoir qu'il pouvait en dire plus, un plus sur la sexualité féminine, sur une jouissance féminine, rebelle aux mots, rebelle à la théorie. Ses écrits en témoignent, traversés d'expressions telles que continent noir, mystère féminin, énigme, de ce *point obscur* qui résiste à se laisser dire, à se laisser théoriser... d'adresse aux poètes. Dès 1895, dans *Les esquisses*, Freud trace la proximité de la femme avec *Das Ding*, la Chose, Autre absolu du sujet, repère mythique qui laisserait l'*illusion* que quelque chose peut se dire sur une jouissance supposée illimitée, indicible, énigmatique, une jouissance (A)utre dirait Lacan. Jusqu'à l'un de ses derniers textes, *Analyse finie, analyse infinie*, en 1937, dans lequel Freud décrit une butée de l'analyse, une récusation de la féminité, aussi bien chez la femme sous forme de « l'envie du pénis » que chez l'homme sous forme de refus d'une attitude passive ou féminine à l'égard d'un autre homme. C'est bien de cette jouissance-là dont il est question.

Aussi bien pour Freud que pour Lacan la jouissance sexuelle est phallique, prise dans le refoulement, inscrite dans le discours. Homme et femme parlent. L'homme discourt, théorise, une femme aussi, mais elle parle, entre femmes, ailleurs, surtout des événements de son corps, elle est intarissable sur les règles, la grossesse, l'accouchement, l'enfant, les relations sexuelles, le désir, le plaisir, l'amour, le désamour... « La paroleuse » dirait Marguerite Duras. Pour le dire avec Lacan, un homme et une femme ont rapport au phallus et non « à l'Autre comme tel »⁹. Ce à quoi l'homme a affaire c'est à l'objet du fantasme cause du désir qui vise l'Autre, aux éclats d'objets pris sur le corps d'une femme « et [que] toute sa réalisation au rapport sexuel aboutit au fantasme »¹⁰. Pour une femme, ayant une prise directe à la fonction phallique, son désir, elle le trouve directement dans le corps de l'homme, cet homme à qui elle adresse sa demande d'amour. Désir et amour sont étroitement liés. Mais aussi pour une femme, cet objet qu'est l'enfant sert à boucher non pas le manque phallique qui est la version freudienne mais un au-delà du manque phallique, spécifique de la jouissance féminine. « [Une] femme n'entre en fonction dans le rapport sexuel qu'en tant que la mère »¹¹. Nous ne sommes pas très loin de Freud qui cherchait la femme entre la névrosée et la mère.

Lacan en tire la conséquence qu'il n'existe pas de représentation de la femme dans l'inconscient, la mère serait une image possible pour capter une représentation de la femme. D'où son fameux aphorisme, « La femme n'existe pas » qu'il écrit en barrant le *La*. Mais *encore*, elle n'existe pas, « pas toute » au titre de l'universalité. Lacan, s'appuyant sur le mythe freudien de *Totem et Tabou*, soutient que les

hommes sont soumis à l'universel : tous les hommes sont soumis à la castration, or il y a « au moins *un* » qui n'y fut pas soumis, le père-tyran de la horde primitive qui possédait toutes les femmes. Après l'avoir tué et mangé, les fils instituèrent la loi de l'interdit de l'inceste.

Pour Lacan, l'universel se soutient d'un réel qui fait exception. Les femmes, au contraire, ne sont pas soumises *tout* à la castration et à la Loi. Il manque à l'origine le moins *une* femme qui y aurait échappé. La femme n'existe donc *pas toute* au titre de l'universalité.

Pas de possible harmonie entre les sexes.

De ce *pas toute*, s'origine pour Lacan une autre jouissance que phallique, différente, « au-delà du phallus [une] jouissance qu'on éprouve et dont on ne sait rien »¹². Elle n'est pas phallique, elle n'est pas de l'ordre du fantasme. C'est une (A)utre jouissance, celle du corps, en tant qu'Autre, secrète, ineffable, hors langage, rebelle au signifiant, qui échappe à l'image et au nom. Une femme n'est pas toute dans la jouissance phallique quand le désir s'égaré, quand l'ordre phallique s'affole. Le phallus n'a pas le dernier mot. La parole est empêchée, « rejetée ». Cette jouissance n'est ni complémentaire, ni analogue à la jouissance masculine, mais indépendante, et supplémentaire. Elle constitue la plus irréductible des extraterritorialités. Lieu d'absence, qui rend une femme étrangère à elle-même, de non-être dans le semblant, sous le masque de l'apparence.

De cette (A)utre jouissance, certains hommes n'en sont pas exempts.

Et le pari de Lacan avec ses petites lettres, ses traits d'écrits, son écriture topologique, n'est-il pas d'enserrer la jouissance féminine ?

Dédoublement d'une jouissance phallique et d'une autre jouissance, la patiente de Joan Rivière nous le révèle dans un de ses rêves dans lequel « une tour située en haut d'une colline s'écroulait et allait écraser les habitants d'un village situé en contrebas, mais les habitants mettaient des masques sur leur visage et échappaient ainsi à la catastrophe ».

Quelle voie possible, autre que la mascarade ? Cette identification latente et secrète au phallus, ce qui situe son être de sujet comme phallus désiré. Mais à quel prix ! Au prix du « rejet de son être, dit Lacan, son désir se manifest[ant] sur un plan où il ne peut aboutir qu'à une profonde *verwerfung*, à une profonde étrangeté de son être par rapport à ce en quoi elle se doit de paraître »¹³.

L'en-jeu de la mascarade, ce scintillement de l'être, là où il se dérobe, là où il se donne comme vide, comme trou, comme rien, n'est-il pas de mettre en scène la jouissance féminine ? Et de la questionner ?

LOU ANDREAS SALOME : UNE FEMME

*Les expériences de la vie sont incommunicables
Et c'est ce qui cause toute solitude*
Virginia Woolf

Que de masques ! Que d'hommes ! Egérie, muse, ensorceleuse, démon, « femme à la fourrure », « femme au fouet », femme voilée, femme masquée qu'annoncent nom et prénom, figure énigmatique, sensuelle et froide, « la femme de l'aube », Lou Andréas Salomé, est entrée dans la légende. Légende d'une vie chaotique, riche en rencontres intellectuelles et amoureuses avec les plus grandes figures de l'intelligentsia allemande depuis 1880 : Paul Rée, Nietzsche, Wedekind, Schnitzler, Rilke, Victor Tausk, Freud, entre autres. Sa rencontre avec Nietzsche l'a rendue aussi célèbre qu'elle. Elle les fascina, les passionna, les inspira, les féconda. Elle fut pour nombre d'entre eux la « Dame à la Licorne qui tend à Narcisse son miroir »¹⁴. D'autres lui firent une place de « sujet supposé savoir » mais, par un effet de miroir, elle chercha chez l'autre à comprendre quelque chose aux entrelacs de son désir, de sa jouissance, du rapport entre Savoir et Vérité. La plupart de ses écrits, elle fut romancière, essayiste, critique littéraire, psychanalyste, seront centrés sur le thème de l'origine, de la constitution

du « sujet » dans son identité sexuelle. Et c'est dans une langue d'exil, l'allemand, comme brisée, parsemée de néologismes, qu'elle creuse un espace narratif qui puisse la dire, qui puisse témoigner de son exception.

Expériences, *Erlebnis*, « expérience vécue », c'est ainsi que Lou Andréas Salomé titre six chapitres sur dix de son livre autobiographique, *Ma vie*¹⁵, écrit en 1932, au soir de sa vie : l'expérience de Dieu, de l'Amour, de la Famille, de la Russie, de l'Amitié, de Freud. Les autres chapitres sont : « Parmi les hommes », « Avec Rainer », « Avant la Guerre » et depuis, « F. C. Andréas ». Il est difficile de lire *Ma vie* comme une autobiographie, mais on la lira plutôt comme une « Esquisse de quelques souvenirs », titre initialement choisi par Lou. « Lebensrückblick » sera finalement retenu : « Regard sur le passé », un passé hachuré d'ombre et de silence. En effet, rien ne vient conforter sa légende. Des hommes rencontrés tel le Pasteur Gillot, son premier amour, Paul Rée, sont à peine honorés même s'ils sont introduits dans les chapitres « Amour » et « Amitiés ». Certaines rencontres sont passées sous silence. Et sa rencontre avec Nietzsche n'est évoquée que dans le contexte de son amitié avec Paul Rée. Nous trouvons dans une postface, « Ce qui manque à l'esquisse », écrite un an plus tard, une réponse de Lou : « Ce qui est de nature élémentaire et intime n'exprime rien sur lui-même. Ainsi, ce qui est vraiment essentiel reste inexprimé. Rien n'est dit positivement, mais ce qu'on ne dit pas se devine à partir des aspects négatifs : *on peut l'ébaucher à partir des lacunes et des manques, on peut définir les contours grâce aux vides* »¹⁶. Comme cette nécessité, vitale, pour Lou d'une double relation avec des partenaires différents dont l'un, homme ou femme, est refuge, appui, « frère », gardien d'une certaine solitude et l'autre « force génératrice de l'amour ».

Lou Von Salomé vit le jour en 1861 à Saint Petersburg, capitale de la Russie impériale.

L'enfance de Lou malgré ses nombreux frères et la vie sociale et mondaine de ses parents fut une enfance solitaire peuplée de rêveries : « Je me [sentais], devait-elle écrire, toujours si amèrement isolée parmi eux que mon seul bonheur fut de lâcher la bride à l'imagination la plus absolue »¹⁷. Enfant, elle avait foi en Dieu, en un Bon Dieu enfantin, omniscient, un Dieu aux poches pleines de cadeaux, auditeur privilégié, qui lui garantissait « la puissance magique de son moi ». Foi qu'elle perdit brutalement lorsqu'elle réalisa que Dieu la laissait sans réponse. L'Autre aux poches pleines se détournait d'elle. La crise fut profonde. Le silence de l'Autre prit valeur de désertion. Néanmoins avant de s'endormir elle continua ses rêveries mais assombries de regrets pour cet Autre divin.

« L'HOMME DIEU »

A dix-sept ans, Lou rencontre Hendrik Gillot, pasteur brillant et le moins orthodoxe de tout Saint Petersburg. Elle était en plein désarroi, en rébellion contre sa famille, contre le pasteur qui devait la confirmer. Son père venait de mourir. Et lorsqu'elle rencontra le pasteur Gillot, « l'homme Dieu »,¹⁸ cette rencontre fut « une chose la plus étonnante et la plus incroyable qui fut et en même temps celle qui m'était la plus familière » écrit-elle¹⁹. Rencontre comme *tuché*, dans sa dimension d'inquiétante et familière étrangeté. Son amour « au-delà de la personne du bien-aimé s'adressait au symbole presque religieux qu'il représentait »²⁰. Il fut son éducateur, son professeur, son maître, il l'initia à la philosophie, à la pensée abstraite, lui apprit à écrire. Il fut son auditeur sa foi en l'Autre se réanima.

Son « histoire d'amour » qui dura deux ans prit fin quand le pasteur voulut donner « un vrai dénouement humain » à leur amour. Ce fut pour Lou comme perdre Dieu une deuxième fois. « L'homme Dieu » n'était qu'un homme avec « ses exigences propres ». Ce qu'elle avait « adoré déserta tout d'un coup [son] cœur et [son] esprit et [lui] devint étranger »²¹. Étranger, parce qu'il venait d'abolir sa relation d'amour à l'Autre, à Dieu. A un Dieu dont la face obscure, associée à la mort, « fait de la *disparition terrestre* le symbole (et même la condi-

tion préalable), insiste Lou, d'une union totale »²².

A l'homme qui lui offre un amour charnel, un amour « humain », elle offre dans un poème sa dépouille imaginaire²³.

Elle ne pouvait que fuir, « libérée » d'une trop grande proximité de l'objet, se dérober comme objet de désir, mais au prix d'une hémorragie pulmonaire.

Elle ne pouvait que fuir cet homme qui, incapable de prononcer son prénom russe Liolia, la surnomma *Lou*, prénom qu'elle fit sien toute sa vie durant.

Presque toutes les relations amoureuses ultérieures, charnelles ou non, de Lou vont se structurer sur le modèle de cette première expérience amoureuse, dans laquelle nous pourrions lire un fantasme, fantasme de l'existence d'une « identité secrète », d'un rapport singulier entre Dieu et son comportement amoureux. Ce qui l'attirait le plus chez les hommes confie-t-elle, c'est que « Dieu avait été leur première et ultime expérience, parmi toutes celles qu'ils avaient à vivre »²⁴.

PAUL REE, NIETZSCHE, F. C. ANDREAS

Lou rencontre Paul Rée à Rome en 1882. Homme mélancolique, joueur, philosophe, il tombe immédiatement amoureux de Lou et la demande en mariage. Elle refuse, irritée et le rallie à une amitié asexuée. Ce que veut Lou, c'est créer une communauté d'intellectuels dont elle-même et Rée formeraient le prototype. Elle avait rêvé « d'un agréable cabinet de travail rempli de livres et de fleurs, flanqué de deux chambres à coucher et, allant et venant parmi nous, des camarades de travail formant un cénacle à la fois gai et sérieux »²⁵.

Paul Rée appelle son ami intime Nietzsche, ils avaient rêvé ensemble « d'une église invisible ». Il le présente à Lou. Et Nietzsche de s'écrier : « De quelles étoiles sommes-nous tombés pour nous rencontrer »²⁶, à la vue de Lou. Naît ainsi la « Trinité ».

Une « Trinité » figée pour la postérité sur une photo. Elle fut prise à l'initiative de Nietzsche qui en régla les moindres détails : Lou agenouillée dans une charrette, tient d'une main un « fouet » orné d'une branche de lilas, de l'autre, elle tient une corde comme des rênes, Nietzsche et Rée étant harnachés à la charrette. Le regard de Nietzsche est extatique, celui de Rée revêche, celui de Lou attentif et tendu, mais on y perçoit comme un air sensuel et légèrement malicieux²⁷.

En toile de fond, la *Jungfrau*, montagne au nom évocateur, « La Vierge ». L'image de la *Jungfrau* n'est pas une image anodine pour Lou. Bien plus tard, en 1914, elle écrira, à la suite de réminiscences de « boutons-bijoux » avec lesquels elle jouait toute petite et d'un conte où il était question d'un personnage qui entrait dans « une montagne magique au cœur [rempli] de bijoux », « je ne fus nullement étonnée lors de mon premier voyage avec mes parents en Suisse d'entendre appeler une montagne la *Jungfrau* (La Vierge). Depuis ce temps, s'est fixée en moi l'image d'une vierge-montagne d'une hauteur inaccessible et couverte de glaciers, renfermant en son sein d'innombrables boutons »²⁸. Une image possible de son être-femme ?

Lou rencontre Nietzsche alors qu'il venait de finir d'écrire le *Gai Savoir*. Passionné, exalté, Lou lui paraît une disciple idéale et digne d'être aimée, il la demande en mariage par l'intermédiaire de Rée. Elle refuse. Mais la fascination qu'exerce Nietzsche sur Lou était « inévitable », « il était une *nature religieuse* » souligne Lou. Leurs discussions sont passionnées et épuisantes, elles les portent au bord de l'abîme. Mais Lou ne suit pas, là aussi elle se dérobe. « Il y avait une corrélation étroite entre l'objet de ma fascination et mon mouvement de recul »²⁹, entre Nietzsche, martyr d'une vie passée à la quête *d'un substitut de Dieu* et sa part la plus intime.

Elle l'encourage à écrire ses prophéties, en gestation. Leur vie commune fut faite de brouilles et de réconciliations. Mais Elisabeth, la sœur de Nietzsche, jalouse et possessive fit tout pour les brouiller définitivement. Elle y réussit. En proie au plus grand désespoir, Nietzsche écrit en trois semaines le *Zanhoustra*.

Douze ans après, Lou écrira un très beau livre sur Nietzsche³⁰.

Pendant trois ans, Lou et Paul Rée, son compagnon spirituel vivent ensemble, entourés d'amis, de « frères en communauté ». Son rêve se réalisait. Lou étudie, écrit beaucoup, passe d'une rencontre intellectuelle à l'autre. Mais, en 1886, un homme entre subitement dans sa vie: Friedrich Carl Andréas, éminent orientaliste, âgé de quarante et un ans. Elle accepte de se marier avec lui mais ne lui concède qu'un mariage blanc. Son patronyme, Andréas, elle le fit sien toute sa vie comme pour marquer son appartenance. Une étrange appartenance: pas d'affinités intellectuelles ni d'influences réciproques, mais une sorte de « contrainte [venant] de la violence d'un sentiment irrésistible auquel mon mari lui-même succomba »³¹, devait-elle écrire et souligner.

Paul Rée disparaît de sa vie. N'acceptant pas son mariage, il la quitte brusquement. Elle le regrettera toute sa vie.

Devenu médecin des pauvres, il meurt d'une chute en montagne.

RAINER MARIA RILKE

René Maria Rilke rencontre Lou en mai 1897 à Munich. Elle a trente-six ans, lui vingt-deux ans. Ils deviennent amants: « *Ma nuit de juin et ses mille sentiers – Où nul initié ne m'a précédé* »³², lui écrit-il.

Pour « ce fils de personne », l'amant en appelle à la mère qu'il languissait, qu'il implorait: « Prends-moi, donne-moi une forme, finis-moi », « [Je suis] en danger de me perdre dans l'absence de forme »³³. Il lui demande la vie, un nouveau nom. Elle met à sa disposition l'immense chaleur originelle, le giron maternel. Elle le baptise Rainer. L'amant en appelle à la Madone, son cœur étant une lampe devant l'image de la Madone. Il en appelle à la muse, une muse « sujet supposé savoir », « Tu peux m'expliquer ce qui m'échappe...toi seule sait qui je suis »³⁴. Il invoque un *Dieu Obscur* « qui appeler sinon l'Obscur – qui est plus nuit encore que la nuit »³⁵. Lou n'aura de cesse à le « pousser » à exprimer poétiquement ce qui était inexprimable, à donner la parole à l'indicible.

*Eteins-moi les yeux: je saurai te voir
bouche-moi les oreilles: je saurai t'entendre,
et même sans pieds saurai venir à toi,
et même sans bouche t'invoquer encore.*

*Brise-moi les bras, je te saisirai
avec mon cœur comme avec une main,
obstrue ce cœur, mon cerveau battra,
embrasse ce cerveau,
mon sang te portera*

Le livre d'heures

Ambiguïté du poème, Rilke s'adresse indistinctement à Dieu ou à la Femme. A ce *Dieu Obscur*, cette face de Dieu qui serait supportée par la jouissance féminine, comme le disait Lacan.

Ce poème sera dédié à Lou et repris dans *Ma vie*, légèrement modifié.

Ce qui intéresse Lou chez Rilke, ce n'est pas tant sa relation charnelle avec lui, que ce qu'elle entrevoit de sa relation à Dieu et à sa création poétique d'où elle-même pourrait saisir ce qu'il en est de sa jouissance, de son être-femme. Elle l'écrira dans *Ma vie*: « Etre ami désigne ce lien incomparable, presque unique, qui surmonte les plus grandes contradictions de la vie: c'est être là où tous deux trouvent le Divin et partagent la solitude de l'autre – pour l'approfondir – à tel point qu'on arrive à se concevoir soi-même dans l'autre »³⁶ (c'est Lou qui souligne).

Rilke, « homme-Dieu », substitut de l'Autre Divin, dont elle

serait la partenaire? Dans une position de « Vierge-mère », qui féconde et délivre l'artiste de sa création? :

« L'image la plus haute de la femme n'est donc pas « la mère et l'enfant », écrit Lou, mais - si l'on s'exprime selon les images chrétiennes de la Madone - la mère au pied de la croix: *celle qui sacrifie son fils à l'œuvre de celui-ci, au monde et à la mort* »³⁷. Si Lou s'est refusée à être mère dans la réalité, elle s'est toujours montrée fascinée par l'énigme de la maternité, inséparable des son interrogation sur la différence des sexes, ses écrits en témoignent. Mais pour elle, la maternité ne peut s'accomplir que dans une conception virginale de l'œuvre de son compagnon spirituel, « il n'est sur terre aucune Marie qui ne devrait être que la femme de Joseph, sans être en même temps *le lieu d'une conception virginale*, elle que l'ultime énigme de toute existence choisit comme réceptacle »³⁸.

Lou, « pousse-à-la création ». Lou s'intéressait non pas à la réalisation mais au surgissement de l'œuvre. Elle avait l'intuition, si nous prenons la peine de débroussailler ses textes à ce sujet, que la part féminine de l'homme artiste lui donne une proximité de l'être-femme, lui permettant de créer « dans des œuvres ce qu'est la femme *par sa nature* »³⁹ (c'est Lou qui souligne), que cette création ne s'origine pas forcément du fantasme mais d'un vide qui pourrait être bien le vide lacanien.

Elle avait cette intuition d'une féminité introuvable qui ne cesse pas de ne pas se créer.

Après trois ans de vie commune, Lou s'en va. L'amour se muant en amitié, elle restera toujours proche de son « enfant et souverain », Rainer.

En marge de son mariage blanc, de ses amitiés intellectuelles, de la découverte de l'amour charnel avec Rilke, Lou vit une liaison secrète, selon ses biographes, avec un neurologue, rencontré à Vienne en 1895, le Dr Friedrich Pinelès, surnommé Zemek - Zemek signifiant « l'homme ou le fils de la terre ». La rupture qui se profile avec Rilke transforme leur amitié en lien plus intime. Lou portera pendant quelques semaines un enfant de Zemek. Elle le quittera vers 1908.

De ce début de grossesse, de cette liaison avec Zemek qui devait durer plus de dix ans, Lou n'en souffle mot, ses mémoires n'en portent trace.

Dans l'hommage posthume de celle qui fut son amie, Freud devait écrire: « [Si] elle fut à la fois la muse et la mère attentive du grand poète [...] qui éprouvait tant de détresse dans la vie [...] la part la plus saisissante de son destin de femme s'était jadis jouée à Vienne »⁴⁰. Faisait-il allusion à la rencontre de Lou avec le Dr Pinelès qu'il connaissait et à son « refus » de la maternité?

Au lendemain de son avortement spontané ou non, fidèle à sa position, Lou répond à une longue lettre de Rilke sur la création: « Je suis comme toi absolument persuadée qu'une grande distance et beaucoup de solitude sont ici nécessaires – je pourrais même dire que c'est la raison pour laquelle personnellement, sans être une artiste, en toute rigueur et modestie, je me suis interdit la maternité. Car plus on voit la vie en artiste, plus irrépressible est le désir de vivre les choses en plénitude: chaque chose, éprouve-t-on, mérite de mobiliser l'énergie créatrice de toute une vie »⁴¹.

FREUD

Lou rencontre Freud en 1911. Elle a cinquante ans, lui cinquante-quatre ans. Elle retrouve dans Freud le Gillet de son adolescence: admirée, encouragée, guidée, désirée (?). Son allégeance à Freud est à son comble: « J'éprouve une grande joie à constater que le seul penseur avec lequel j'ai eu presque dès l'enfance de profondes affinités intuitives et une sorte d'adoration, me retrouve ici »⁴². Mais Freud ne se laisse pas mettre à une place d'Autre divin, d'« homme-Dieu », même s'il se laisse séduire. Perspicace, il lui fait remarquer que pour elle « l'analyse représente d'éternelles étreintes », fait jaillir chez elle « un perpétuel sentiment intime d'être comblée de cadeaux qui en

découle »⁴³. A cette « lettre de Lou »⁴⁴, à son art d'« aller au-delà de ce qui est dit, à compléter et à faire converger le tout vers un point de rencontre éloigné », à « son besoin de synthèse », « [d']ajouter ce qui manque »⁴⁴, Freud n'aura de cesse de lui opposer le manque, un savoir partiel, troué, un Autre non pas divin, mais structurellement lacunaire, troué. Et dès le début de leur relation, dans une de ses premières lettres, il lui suggère, qu'elle pourrait être, elle-même, manquante : « J'ai pris la mauvaise habitude de toujours adresser ma conférence à une certaine personne de mon cercle d'auditeurs, et ne cessais, hier, de fixer comme fasciné la *place vide* que l'on vous avait réservée »⁴⁵.

Freud lui refuse même la place qu'elle lui donne de créateur de la psychanalyse : « Je ne suis pas – en dépit de tout ce que vous pouvez dire – un artiste »⁴⁶, en réponse à « La lettre ouverte à Freud »⁴⁷ que Lou vient de lui envoyer à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire. Par ailleurs, il aurait aussi souhaité que l'ouvrage s'intitule « Mon remerciement à la psychanalyse » et non à « Freud ». Mais Lou refuse. Remerciant Freud à qui rien de son travail n'a déplu, elle soutient « qu'il ne faut pas mettre psychanalyse à la place de Freud ; le travail en soi n'est en somme que ce mot, il n'existe que par la personne qui porte ce nom ; ce que ç'aurait pu être en matière de science objective sans cette expérience humaine, je ne puis guère me le représenter. (Je ne suis qu'une femme) »⁴⁸. La parenthèse est de Lou.

Le remerciement à Freud, au-delà de la psychanalyse, fait le bilan de ce qu'elle avait cherché toute sa vie et peut-être trouvé. Elle a rencontré un analyste.

Elle resta toujours très proche de Freud, sa confidente, son amie, leur riche correspondance en témoigne. Elle est l'amie passionnée d'Anna, qu'elle aidera dans la rédaction de son article *Fantasmagorie et rêves diurnes* en 1922. Elle participe au groupe viennois, reçoit « l'anneau secret ». Elle pratique la psychanalyse bien qu'elle ne fût pas analysée, mais c'était pratique courante à l'époque. Elle écrit. Et ses écrits sont indissociables d'elle, de sa vie, de son « expérience vécue » dont elle cueille les fruits.

Parmi ses écrits psychanalytiques, je retiendrai plus particulièrement son article *Anal et Sexual*, paru en 1916⁴⁹. Dans cet essai, Lou traite l'érotisme au niveau pulsionnel : l'analité est une affaire érotique. Au commencement est l'excrément, l'interdit d'en tirer satisfaction. Et elle repère une étroite analogie organique entre l'anal et le génital ainsi que leurs rapports réciproques. L'appareil génital reste « voisin du cloaque », voisin de palier et « chez la femme il en n'est même guère qu'une partie prise en location »⁵⁰. La jouissance suscitée par le vagin a donc une origine érotico-anale puisque le vagin est « loué » à l'anus.

C'est la présence du partenaire, écrit Lou, qui fait la différence essentielle entre érotisme anal et érotisme génital. Dans l'acte sexuel, ce sont tous les objets du corps qui sont intéressés avec en dernier lieu la tentative de récupérer dans la région la plus obscure du corps - ce débarras destiné aux choses rejetées, détachées, aux déchets du corps - la satisfaction première de l'objet anal et dont le symbole, débarrassé, vidé de son contenu de réalité, devient l'expression même du *rejet*.

A l'apogée de l'acte sexuel, dans l'illusion de la fusion, se rappelle à nous un « souvenir obscur » qui se rattacherait à la satisfaction érotique anale primaire qui a été rejeté, comme étranger, tel un morceau de notre corps, tel l'excrément, ce « cadavre exquis ». Ce rappel du « jetable » vient comme limite à la « communication totale des corps ».

Cela ne peut que nous évoquer cet objet privilégié lacanien, surgi de quelque séparation primitive et la faillite du rapport à l'autre sexe.

Un an plus tard, en 1917, Freud publie « Sur les transpositions des pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal », article dans lequel il cite Lou et dans une lettre qui suit la publication, il la remercie : « j'apprécie hautement, en tant que contribution féminine, vos adjonctions à l'essai sur les *Transposition des pulsions*⁵¹ ». En 1920, il ajoutera une note dans ses *Trois essais sur la théorie sexuelle* dans laquelle

le il résume l'argumentation de Lou⁵². De même, qu'en 1932, il reprendra « l'heureuse expression » de Lou dans son article « Sur l'angoisse et la vie instinctuelle ».

Enfin, j'aimerais extraire de cette lettre de 1917 une phrase de Freud, qui pourrait s'appliquer aux écrits de Lou : « En certains points, je ne vous suis que par intuition : là où vous entreprenez de décrire des choses que j'ai évitées comme *n'étant pas encore soumises à la parole*. »

A leur dernière entrevue à Berlin en 1928, Freud et Lou évoquèrent toutes les années passées ensemble depuis leur toute première rencontre en 1911. Au courant du cancer de Freud, de ses souffrances, Lou est bouleversée. Révoltée, elle s'écrie : « Ce que j'ai balbutié dans le feu de l'enthousiasme, vous l'avez éprouvé ». Et effrayée par sa franchise, elle sanglote éperdument. Freud ne répond pas : « je sentis seulement son bras autour de mes épaules »⁵³.

« L'expérience vécue » de Lou Andréas Salomé fut le long cheminement d'une quête du féminin, se prêtant aux jeux de la mascarade.

Où les jeux de masque nous font entrevoir une Lou narcissique, exaltée, tenir une position hystérique lorsqu'elle se dérobe comme objet de désir.

Ils nous font entrevoir une Lou ambiguë, faire *l'homme* : elle s'approprie le phallus de l'homme ou bien le crée pour ensuite lui céder mais à condition qu'il se laisse par elle « révéler » être le phallus par son corps, par sa création artistique.

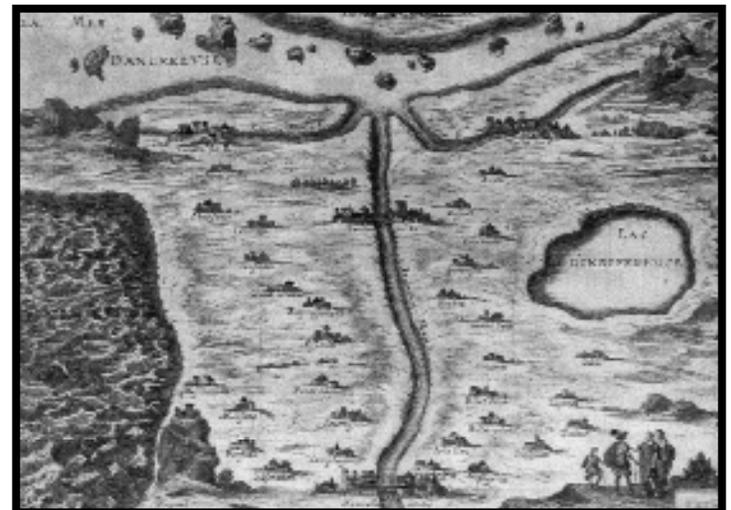
Une Lou, qui par ses aspirations mystiques, recherche à être objet d'amour de Dieu. Mais Dieu peut se retirer et elle écrira dans son « Remerciement à Freud », lacanienne avant l'heure : « Dieu est un nom pour un vide »⁵⁴, ce vide où le sens échappe, qui dévoile une jouissance au féminin.

Une Lou qui accéderait à une autre jouissance, liée non plus au phallus, mais à l'Autre, faisant de sa solitude partenaire.

Où comment la mascarade la dérobe en la livrant à une singularité miroitante et insaisissable....

Et j'aimerais faire sienne une phrase de Nietzsche qu'il écrivit à son ami Pierre Gast.⁵⁵

« (J'aurais vécu) de façon étrange, comme à la crête des vagues et de l'être – sorte de poisson volant. »



Bibliographie :

- ¹ Joan Rivière, « La Féminité en tant que mascarade », in I. J. P., X, 303-313, 1929 – *La Psychanalyse* n° 7 « La sexualité féminine » - traduit de l'anglais par V. Sirmnoff
- ² Sigmund Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, 1905, Idées/Gallimard, 1974, p. 188.
- ³ Van Ophuisen, *Contributions to the Masculinity Complex Women*, in IJP, 1924.
- ⁴ Lou Andréas Salomé, *Correspondance avec Sigmund Freud*, Gallimard, 1970 – lettre du 25. 5. 1916.
- ⁵ Sigmund Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », 1925, in *La vie Sexuelle*, PUF, 1969, p. 127.
- ⁶ Sigmund Freud, « La Féminité », 5^{ème} conférence, 1932, in *les Nouvelles Conférences sur la Psychanalyse*, Idées/Gallimard, 1974.
- ⁷ Sigmund Freud, *Quelques conséquences psychiques.....*, *op. cit.*, p. 127.
- ⁸ *Ibid.*
- ⁹ Jacques Lacan, *Encore*, 1972/1973, Seuil, 1975, p. 14.
- ¹⁰ *Ibid.*, p. 80.
- ¹¹ *Ibid.*, p. 36.
- ¹² *Ibid.*, p. 71.
- ¹³ Jacques Lacan, *Les Formations de l'Inconscient*, 1957/1958, Seuil, 1998, p. 350.
- ¹⁴ Jacques Nobécourt, « Lou Andréas Salomé et le Narcissisme », in *Le Monde des Livres* du 26.9.1980.
- ¹⁵ Lou Andréas Salomé, *Ma Vie* - Esquisse de quelques souvenirs, publié à titre posthume en 1951, Quadrige/PUF, 1986.
- ¹⁶ *Ibid.*, p. 203.
- ¹⁷ Lou Andrés Salomé, « Journal d'une année, 1912-1913 », in *Correspondance avec Sigmund Freud*, *op. cit.*, p. 329.
- ¹⁸ Lou Andréas Salomé, *Ma Vie*, *op. cit.*, p. 26.
- ¹⁹ *Ibid.*
- ²⁰ *Ibid.*, p. 31.
- ²¹ *Ibid.*, p. 27
- ²² *Ibid.*, p. 31.
- ²³ *Ibid.*, p. 30.
- ²⁴ *Ibid.*, p. 21.
- ²⁵ *Ibid.*, p. 76.
- ²⁶ *Ibid.*, p. 80.
- ²⁷ *Ibid.*, p. 81 et in HF Peters, *Ma Sœur, mon épouse*, 1962, Tel/Gallimard, 1979 – A. Livingstone, *Lou Andréas Salomé*, Puf, 1990 – Stéphane Michaud, *Lou Andréas Salomé*, Seuil, 2000.
- ²⁸ Lou Andréas Salomé, *L'amour du narcissisme*, 1913/1933, Gallimard, 1980, p. 68.
- ²⁹ Lou Andréas Salomé, *Ma Vie*, *op. cit.*, p.85.
- ³⁰ Lou Andréas Salomé, *Frédéric Nietzsche*, in *Deissen Werken*, Vienne, 1894, Paris, 1932, Francfort/Le Main, 1983.
- ³¹ Lou Andréas Salomé, *Ma Vie*, *op. cit.*, p.204.
- ³² Rainer Maria Rilke, *Œuvres poétiques et théâtrales*, La Pléiade/Gallimard, 1997, p. 943.
- ³³ Rainer Maria Rilke, *Œuvres en prose*, La Pléiade/Gallimard, 1993, p. 244 et cité par HF Peters, in *op. cit.*, p. 202.
- ³⁴ Rainer Maria Rilke, *Correspondance avec Lou Andréas Salomé*, Gallimard, 1985, lettre au dernier jour de juin 1903.
- ³⁵ Rainer Maria Rilke, *Œuvres poétiques et théâtrales.....*, *op. cit.*, p. 315.
- ³⁶ Lou Andréas Salomé, *Ma Vie*, *op. cit.*, p. 36.
- ³⁷ Lou Andréas Salomé, *L'amour du Narcissisme*, *op. cit.*, p. 86.
- ³⁸ Lou Andréas Salomé, *Ma Vie*, *op. cit.*, p. 35.
- ³⁹ Lou Andréas Salomé, *L'amour du Narcissisme*, *op. cit.*, p. 87.
- ⁴⁰ Sigmund Freud, *Lou Andréas Salomé*, 1937.
- ⁴¹ Rainer Maria Rilke, *Correspondance avec Lou Andréas Salomé*, *op. cit.*, lettre du 10.8.1903.
- ⁴² Lou Andréas Salomé, *Journal d'une année*, *op. cit.*, p. 312.
- ⁴³ *Ibid.*, p. 325.
- ⁴⁴ Lou Andréas Salomé, *Correspondance avec Sigmund Freud*, *op. cit.*, lettres du 3.7.1915 et du 25.5.1916.
- ⁴⁵ *Ibid.*, lettre du 10.11.1912.
- ⁴⁶ *Ibid.*, lettre vers le 10.7.1931.
- ⁴⁷ Lou Andréas Salomé, *Lettre ouverte à Freud*, 1931, Points/Essais, 2000.
- ⁴⁸ Lou Andréas Salomé, *Correspondance avec Freud*, *op. cit.*, lettre mi-juillet 1931.
- ⁴⁹ Lou Andréas Salomé, « Anal et Sexual », 1915, in *L'amour du Narcissisme*, *op. cit.*
- ⁵⁰ *Ibid.*, p. 107.
- ⁵¹ Lou Andréas Salomé, *Correspondance avec Freud*, *op. cit.*, lettre du 22.11.1917.
- ⁵² Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905, 1920, Folio/Essais, 1992, p. 113.
- ⁵³ Lou Andréas Salomé, *Ma Vie*, *op. cit.*, p. 171.
- ⁵⁴ Lou Andréas Salomé, *Lettre ouverte à Freud*, *op. cit.*, p. 89.
- ⁵⁵ Nietzsche, lettre du 8.12.1881, citée par S. Michaud, *op. cit.*, p. 51.